

Les jumeaux vénitiens

de **Carlo Goldoni**

Adaptation et mise en scène **Gildas Bourdet**

Grammont

Du 29 janvier au 7 février 1997 à 20h45

Mercredi et jeudi à 19h00

Dimanche à 18h00

Relâche lundi

Durée du spectacle : 2h40 dont entr'acte 20'

Location-réservations

04 67 58 08 13

Bureau du Triangle - niveau bas - Montpellier

Tarifs

Général : 110 Frs. Réduit : 90 Frs. Moins de 25 ans : 75 Frs

Les jumeaux vénitiens

de **Carlo Goldoni**

Le texte de la pièce est publié aux Editions de l'Arche

Adaptation et mise en scène :	Gildas Bourdet
assisté de :	Anny Perrot
Décor :	Gildas Bourdet, Edouard Lang
Costumes :	Christine Rabot-Pinson
Lumières :	Jacky Lautem
Combats réglés par :	Alain Figlarz
Masques et maquillage :	Liliane Rametta
Perruques et postiches :	Guillaume Tixier
Coiffures :	Jane Millon

Avec

Sophie Bouilloux :	Colombine
Muriel Brener :	Rosaura
Kristov Carpi :	Portefaix et Le Prévot
Pierre Cassignard :	Zanetto et Tonino
Alain Frérot :	Brighella
Isabelle Carré Goethals :	Béatrice
Daniel Langlet :	Le docteur Balanzoni
Jean-Jacques Moreau :	Panrace
Laurent Natrella :	Lelio
Bruno Ricci :	Arlequin et Tiburce
Guillaume de Tonquedec :	Florindo

**Un spectacle du
Théâtre National de
Marseille La Criée.**

Création le 7 mai 1996
à Marseille

Les jumeaux vénitiens

J'ai une tendresse particulière pour deux des onze personnages des *Jumeaux vénitiens* que sont Zanetto et Pancrace. Bien que l'un soit le jumeau niais et l'autre une copie de Tartuffe, mon sentiment à leur égard ne relève pas du simple paradoxe, ni d'une sympathie liée à leurs destins tragiques.

Zanetto n'est pas tant niais que naïf. Elevé à la campagne, dans une vallée reculée des montagnes bergamasques, il ignore tout de l'urbanité et des codes sociaux qui régissent l'existence des citadins. Il n'en connaît pas non plus l'hypocrisie qui, un siècle après Molière, et pour longtemps encore, est un vice à la mode. Tel un enfant, il obéit à ses pulsions sans à priori moral. Un psychanalyste dirait que son surmoi n'est pas constitué. Son langage est celui d'un être ignorant de la métaphore et de la litote, pour qui le mot désigne la chose et elle seule. La rhétorique lui échappe autant que le discours amoureux et tel le Huron de Voltaire, il multiplie les impairs et les bévues. Disciple de mère nature, il ne connaît la sexualité qu'à travers les exemples que lui en ont fournis les animaux de la ferme. Adeptes de Dionysos sans le savoir, il incarne la pulsion vitale à l'état brut. C'est en quoi il ne peut s'adapter à la vie dite civilisée.

A l'inverse, Pancrace, aventurier impécunieux a tout compris du jeu social.

Il sait que pour vivre ensemble les hommes ont besoin d'une morale qu'ils proclament haut et fort, en négligeant soigneusement de s'y soumettre. De cette morale il se fait le chantre, dans le but avoué de participer à un banquet, auquel il n'a pas été convié et d'en récupérer les miettes. Son art de feindre pourrait lui valoir une rente à vie, si en lui Tartuffe et Werther ne finissaient par se rejoindre tragiquement.

Autant Zanetto désire toutes les femmes, autant Pancrace n'en convoite qu'une. Rosaura, sa jeune pupille, est l'unique objet de son désir. A l'égal des héros romantiques qu'il préfigure, sa passion exclusive pour la jeune fille le mènera au crime, et la perte irrémédiable de l'être aimé le conduira au suicide. Ainsi, les destins de Zanetto et de Pancrace, rivaux en amour, se rejoindront-ils dans la mort.

A l'inverse des autres personnages, ni Zanetto, ni Pancrace n'auront su, ou voulu, transiger avec leur désir. Tous deux sont en quête d'un éros absolu, socialement irrecevable et définitivement condamné. Il faudra qu'ils quittent la scène, pour que la vie puisse reprendre son cours avec son cortège d'hypocrisie, de bassesses et d'inavouables compromissions.

Là réside sans doute l'origine de la sympathie que je leur porte.

Gildas Bourdet.

Les jumeaux vénitiens

« *Même
dans
le pire
théâtre,
on
n'oserait
pas !* »

Tonino.
Les jumeaux vénitiens.
Acte III, scène 19.

La pièce nous conte la très édifiante histoire de deux jumeaux séparés à la naissance, élevés l'un à Venise (la ville par excellence), l'autre à Bergame (à la campagne) et se trouvant par une heureuse coïncidence tous les deux dans la ville de Vérone. L'un, Zanetto, pour épouser Rosaura, la fille de l'avocat Balanzoni ; l'autre, Tonino, pour rejoindre la jeune femme qu'il aime, Béatrice. Cette dernière ayant fui Venise devant l'opposition de ses parents à leur mariage.

Il va s'en suivre toute une série de quiproquos, l'un étant pris pour l'autre, accentués par le fait que Tonino est un jeune homme spirituel, raffiné, plein d'urbanité et Zanetto, un garçon naïf, simple, qui a passé toute sa jeunesse à la ferme. Sur un rythme mené tambour battant, l'auteur sollicite le hasard toujours bienveillant avec une effronterie réjouissante. Il multiplie allégrement rencontres fortuites et invraisemblances. La panoplie romanesque est au complet : enlèvements, trahisons, bijoux volés, duels, dérobades, passions contrariées, noirs desseins, serviteurs impudents et accortes soubrettes, sans oublier le poison !

Le tourbillon des deux personnages principaux (joués par le même acteur) imprime à la pièce un comique et un tempo effréné qui s'accélère au fur et à mesure que le temps s'écoule. S'inspirant

des modèles classiques, Goldoni fait en sorte que sa pièce se déroule dans une seule journée. Le rebondissement final laisse, malgré un dénouement qui semble heureux, un profond sentiment d'amertume devant la noirceur de certains personnages et l'égoïsme qui les pousse à en sacrifier d'autres.

Les jumeaux vénitiens

La réforme : conscience politique et renouveau artistique.

« Entraîné par un goût inné et par le désir de me faire honneur, au Théâtre comique je fis don de mon travail et de mon cœur ; j'entrepris de réformer les mœurs détestables ; et Plaute et Térence furent mes guides, mes phares. »

Carlo Goldoni

(*Les mémoires, I-1*)

« Le goût qui le domine est l'analyse de la réalité de son temps : « la Réforme » lui permettra de satisfaire cette passion, de l'imposer lentement à son public. Goldoni voit les formes sociales qui s'affrontent dans la Venise du XIII^{ème} siècle et c'est à partir d'une vision d'ensemble du milieu vénitien qu'il fait son choix... Son goût du social typique d'un homme du XIII^{ème} siècle qui croit avant tout à « l'utilité commune » est un élément déterminant de son art. Ce qui l'intéresse, c'est l'art de vivre en société. »

Mario Baratto

(*Sur Goldoni*)

Dès 1747, il entreprend de rénover la Commedia dell'Arte en supprimant les écarts de langage, les lazzi obscènes. Il rédige entièrement le texte et supprime les blancs réservés aux improvisations. Les masques disparaîtront peu à peu pour laisser place à des personnages de chair et de sang inscrits dans la réalité sociale. La construction de ses pièces est une mécanique très aboutie. L'apparition de nombreux petits rôles met en valeur la place publique où chacun dit son mot. Fidèle au Siècle des Lumières et à la bourgeoisie conquérante, Goldoni se montre chaleureux, civique, progressiste avec ses personnages.

Goldoni, quelques repères

Né à Venise (1707-1793) d'un père médecin et... marionnettiste, il fait des études de médecine et de droit. Il est successivement fonctionnaire de la justice criminelle, directeur de théâtre, consul de Venise à Gênes puis avocat à Pise. A 30 ans, il épouse la fille d'un notaire de Gênes.

1747 est une année décisive. Les deux Carlo (Goldoni et Gozzi) vont rénover la Commedia dell'Arte qui s'essouffle, le premier en s'appuyant comme Marivaux sur le réalisme de situation, des personnages et des

conditions sociales, le second en utilisant la féerie à base de machinerie raffinée.

Du rénovateur au réformateur...

De « *Arlequin valet de deux maîtres* » à « *L'éventail* », il rédige ses textes, supprime les blancs réservés aux improvisations, les lazzi obscènes. C'est la naissance de la comédie des mœurs avec l'enlèvement progressif des masques.

1762. Il s'exile en France et devient auteur à la Comédie italienne à Paris. « *Le bourru bienfaisant* » est son dernier succès écrit directement en français, traduit en 19 langues et joué en 1771 par la Comédie Française.

A la fin de sa vie, il est professeur d'italien à la Cour, pensionné par le roi. Il rédige ses « *Mémoires* » en français. A la révolution, l'Assemblée législative supprime les pensions de Cour. Il meurt dans la misère.

Son œuvre compte 220 pièces dont « *La veuve rusée* » (1748), « *La Locandiera* » (1753) pièce la plus jouée en France, « *Les rustres* » (1760), « *La villégiature* » (1761), « *Barouffe à Chioggia* » (1762).

Les jumeaux vénitiens

Gildas Bourdet

Né en 1947, il entre en 1967 dans la compagnie d'amateurs havraise Le Tableau Gris où il joue occasionnellement et réalise la plupart des décors et costumes. En 1969, il est membre fondateur du Théâtre de la Salamandre, qui devient compagnie professionnelle et dont il prendra la direction artistique en 1972.

En octobre 1974, après le succès de *La vie de Jean-Baptiste Poquelin dit Molière*, créé par La Salamandre en 1973, Gildas Bourdet est nommé par le Ministère de la Culture à la direction du Centre Dramatique National du Nord à Tourcoing. En janvier 1982, La Salamandre est promue Théâtre National de la Région Nord / Pas-de-Calais. En janvier 1989, La Salamandre inaugure le Théâtre Roger Salengro à Lille et s'y installe. En juin 1991, il quitte le Théâtre National de la Région Nord/Pas-de-Calais et devient metteur en scène indépendant dans le cadre de sa compagnie.

Depuis 1974, il réalise :
Proffolding Follies de Pierre Aime (1974), mise en scène - *L'ombre* d'Evguéni Schwartz (1975), mise en scène et décor - *Martin Eden* d'après Jack London (1976), création collective,

mise en scène - *La station Champbaudet* d'Eugène Labiche (1977), mise en scène - *Attention au travail*, création collective (1979), mise en scène et décor - *Britannicus* de Jean Racine (1979), mise en scène et décor - *Les Bas-Fonds* d'après Maxime Gorki (1982), adaptation, mise en scène et décor - *Le Pain Dur* de Paul Claudel (1984), mise en scène et décor (Prix Georges Lermnier 1984) - *Dialogues des Carmélites* de Georges Bernanos (1987), mise en scène et décor - *Fin de partie* de Samuel Beckett (1988), direction d'acteurs - *Les fausses confidences* de Marivaux (1988), mise en scène et décor - *L'Été* de Romain Weingarten (1990), mise en scène et décor - *Le Malade Imaginaire* de Molière (1991), mise en scène et décor - *Héritage* d'après H. James, mise en scène et décor - *Celui qui dit oui, celui qui dit non* de B. Brecht et K. Weil (1992) *Histoire du soldat* de C.F. Ramuz et I. Stravinski (1993) - *Encore une histoire d'amour* de T. Kempinski, adaptation française J.C. Grumberg.

Directeur du Théâtre National de Marseille-La Criée depuis le 1er janvier 1995, il a signé la mise en scène et le décor de *La bonne âme de Se-Tchouan* de B. Brecht, *La mort d'Auguste* de Romain Weingarten, *Encore une histoire d'amour* de Tom Kempinski, *Celui qui dit oui non* (Brecht/Weil) et

l'Histoire du soldat (Ramuz/Stravinski).

Il a également réalisé des mises en scène et décors pour le Festival d'Aix en Provence : *La Finta Giardiniera* de Mozart (1984) et *Don Giovanni* (1986).

Gildas Bourdet, auteur dramatique :

Didascalies (1980), spectacle audio-visuel, essai de confrontation des techniques de la télévision et du cinéma avec le théâtre *Derniers Détails* (1981), mise en scène et décor

Le Saperleau (1982), mise en scène et décor. Prix Lugné Poë décerné par la Société des Auteurs en 1983 (Ed. Solin)

Une Station service (1985), mise en scène (Ed. Solin)

Les crachats de la lune (1986), mise en scène et décor (Ed. Solin)

L'inconvenant (1988), mise en scène (Editions Actes Sud-Papiers).

Dramatiques écrites pour la radio et la télévision :

La dramatique de minuit (1986/89, dix scénarii pour Radio France) - *Un ascenseur pour l'an neuf* (1989 - FR3-LA SEPT, coréalisé avec P. Goethals) *Alice en enfer* (1989 - Antenne 2) - *Les cadavres de la plaine Monceau* (série Nestor Burma 1990 - Antenne 2) et *La nuit du carrefour*, *Maigret se défend*, *La patience de Maigret* (série Maigret - Antenne 2) - *L'interrogatoire*, d'après le roman de Vladimir Volkoff (scénario cinéma).

Un entretien avec Gildas Bourdet...

A. Saulnier : Pourquoi as-tu choisi de monter *Les jumeaux vénitiens* ?

G. Bourdet : Est-ce que je suis obligé de répondre à cette question ?

A. S. : Non.

G. B. : Alors, je vais essayer. Après Brecht, Weingarten, Kempinski et Ramuz que j'ai mis ou remis en scène ici depuis mon arrivée, j'avais envie de revenir aux classiques qui sont aussi ma nourriture. Interroger les textes du passé m'aide à voir plus clair dans le présent. D'autre part, j'avais envie de monter une pièce comique, et c'est diablement le cas de celle-ci. Enfin, les finances de la Criée étant assez mal en point, il fallait que la production ne soit pas trop coûteuse.

A. S. : C'est donc un peu l'occasion, ou les circonstances, qui ont fait le larron ?

G. B. : Oui et non, dans la mesure où j'avais cette pièce en tête depuis déjà plusieurs années, avec d'autres. Mais ici le souci d'économie a compté pour beaucoup, je le reconnais.

A. S. : Tu l'as dit, la pièce est très drôle mais elle n'est pas que drôle.

G. B. : C'est vrai, elle est aussi terriblement violente et cruelle dans sa drôlerie. A ma connaissance, c'est la seule comédie du répertoire qui se termine par deux morts qui ont lieu en direct, sous les yeux du public. Goldoni a réussi là une manière d'exploit unique en son genre. «*Les Jumeaux*» n'est que la septième des quelques 220 pièces qu'il écrira, mais elle représente un tel degré d'aboutissement et de maîtrise dans son écriture qu'il ne tentera pas d'aller plus loin dans cette voie et qu'après elle son théâtre s'orientera tout autrement, en dépit du succès qu'elle a connu lors de sa création.

A. S. : Après «*Les jumeaux vénitiens*», Goldoni se lancera dans un vaste projet de réforme du théâtre qui en appelle aussi à une réforme de la société et des mœurs, inspirée par l'esprit des lumières.

G. B. : Oui, et je suppose que «*Les Jumeaux*» n'y est pas pour rien. Il lui était sans doute impossible d'aller plus loin dans le constat désabusé de la décadence morale de la société vénitienne de son temps. Il a «touché le fond» en quelque sorte, et par la suite il s'efforcera de proposer des solutions.

- A. S. : C'est ce pessimisme qui fait le comique singulier de la pièce.
- G. B. : Oui, puisque ce sont les deux personnages qui troublent chacun à leur manière l'ordre social et le consensus hypocrite qui le règle, qui seront condamnés, mais c'est aussi une exploitation forcenée des quiproquos que suscite la coexistence de deux jumeaux de caractère résolument opposé. Le jeu des apparences est ici, pour ainsi dire, poussé au paroxysme.
- A. S. : En quoi la pièce résonne-t-elle pour toi aujourd'hui ?
- G. B. : La société vénitienne que Goldoni a fui au moment où il écrit «Les Jumeaux» est une société en déclin économique, politique et moral. Elle a perdu les valeurs qui ont été, pendant les siècles de sa prospérité, le ciment de sa cohérence sociale. Les vils intérêts égoïstes ont triomphé d'une morale républicaine garante du bien public. Même si comparaison n'est pas raison, l'analogie avec une France contemporaine qui s'interroge sur sa moralité publique passablement mise à mal ces dernières années, n'est pas impossible, c'est le moins qu'on puisse dire!
- A. S. : Goldoni fait en quelque sorte œuvre de salut public pour son temps et pour le nôtre.
- G. B. : Comme tous les grands auteurs comiques.
- A.S;: Dans quel esprit travailles-tu avec les comédiens ?
- Dans l'ensemble, ce sont pour la plupart de jeunes comédiens mais qui bénéficient tous d'une bonne formation et qui ne débutent pas dans le métier. Il s'est vite instauré un équilibre entre les nouveaux et les anciens avec qui j'entretiens une confiance de longue date. Tous font preuve d'une grande disponibilité et impriment à leur rôle de la personnalité. Nous travaillons spécifiquement sur le jeu comique, ce qui n'est pas ce qu'il y a de plus drôle !
- A. S. : Tu signes toi-même une adaptation de la pièce que tu qualifies de libre.
- G. B. : Oui. J'avais besoin de cette liberté pour restituer au texte une vigueur théâtrale que la langue des traducteurs atténue trop souvent. Un texte de théâtre n'est pas une pièce de musée. Il doit être entendu dans une langue audible aujourd'hui, pas dans une langue d'érudits plus ou moins compassée, ignorante des réalités de la scène et d'un langage en perpétuelle évolution.

“Les Jumeaux vénitiens”, de Carlo Goldoni

Comédie Adieu bouffons et pantalonnades. Chez Goldoni, les masques tombent, le cynisme triomphe. Et Gildas Bourdet trouve ça d'actualité.

Ciao pantins !



Panrace (Jean-Jacques Moreau), le Tartuffe vénitien, et le bijoutier (Bruno Ricci).

Ces *Jumeaux vénitiens* ont la bizarrerie d'avoir été séparés à la naissance et de ne pas se connaître. L'un, Zanetto, élevé à la campagne, est mal embouché, un peu nigaud, passablement poltron et extrêmement riche. Il est sur le point d'épouser Rosaura, la fille d'un avocat, dont il aimerait brusquer les ardeurs. L'autre, Tonino, est un Vénitien aussi adroit dans le maniement de la parole que dans celui des armes.

Tous deux sont par le plus grand des hasards de passage à Vérone. Venu secrètement s'enquérir de Béatrice, la fille qu'il aime, mais pour qui ses parents ont d'autres visées, Tonino cache son identité et prend le nom du frère dont il ignore la présence à quelques mètres de lui. Cette cascade de quiproquos, un siècle plus tard, inspirera Feydeau, et Gildas Bourdet en tire un parti savoureux.

Pièce rarement montée, *Les Jumeaux vénitiens* est la septième des quelque deux cent vingt qu'écrivit Goldoni. Grand admirateur de Molière, cet amu-

seur naquit à Venise en 1707 et s'éteignit à Paris, pauvre comme Job, en 1793. Il tente ici pour la première fois – ce qu'il ne referra pas avant des lustres – de prendre ses distances avec la *comedia dell'arte*, qui a sombré dans la mascarade bouffonne. Aux pantins désarticulés, il substitue des êtres de chair, de sang et, dans le meilleur des cas, de désir.

Gildas Bourdet, qui fonda, dans le Nord, le Théâtre de La Salamandre et à qui sa nomination à la tête du Théâtre de La Criée, à Marseille, semble réussir, nous fait assister à un feu d'artifice de situations incongrues. Son spectacle, d'abord d'un comique échevelé, vire petit à petit au noir. La société dans laquelle nous introduit Goldoni dissimule, sous ses airs dignes et sa jovialité empressée, un cynisme et une vénalité à toute épreuve.

Les mariages y sont d'intérêt. Les femmes apparaissent comme des pions entre les mains des père, frère ou prétendant en qui elles ont mis toute leur confiance. Les gens fortunés mépri-

sent leurs domestiques, qui le leur rendent bien. Pas de trace ici de ces relations complices qui existent chez Molière et Marivaux entre maîtresses et soubrettes. Colombine (la pétulante Marianne Epin), servante de Rosaura, la hait et ne rate pas une occasion de lui faire des coups fourrés. Les personnages prennent à tour de rôle le public pour confident. Et celui-ci en apprend ainsi de belles...

Seuls se montrent incapables de manigances Rosaura et Zanetto. Ils croient leurs interlocuteurs sur parole et paieront cette candeur au prix fort. Le plus odieux de la clique semble être Panrace (le suavement inquiétant Jean-Jacques Moreau), un intrigant désargenté qui, comme Tartuffe, se fait passer auprès de ses protecteurs pour un modèle de vertu. Mais contrairement à la canaille dépeinte par Molière, que rien n'émeut hormis sa propre personne, Panrace a le cœur épris. Cela suffit à le rendre attachant. A l'égal des héros romantiques qu'il annonce, sa passion le mènera au crime.

Il y a chez Goldoni une âpreté, une aversion pour la société de son temps, que Gildas Bourdet fait admirablement ressortir. Son adaptation mêle adroitement à la langue aux tournures si élégantes du XVIII^e siècle des expressions d'aujourd'hui. Et la magnifique lumière de Jacky Lautem contribue à percer à jour ce beau petit monde.

Laurent Natrella, Matamore empoté ; Bruno Ricci, Arlequin vif-argent, et Pierre Cassignard, qui, en un clin d'œil, passe de la peau d'un jumeau à celle de l'autre, sont pour beaucoup dans l'enchantement de cette représentation.

Ce qui séduit dans ce spectacle, c'est qu'il ne sent pas le « classique ». Gildas Bourdet s'est souvenu qu'il monta à ses débuts, dans les années 70, *Attention au travail*, une charge virulente contre la classe dominante. La pièce vindicative de Goldoni lui donne l'occasion de reprendre le combat ●

Joshka Schidlow

Les Jumeaux vénitiens, de Carlo Goldoni. Jusqu'au 15 juin. TNM La Criée, Marseille. Tél. : (16) 91-54-70-54.

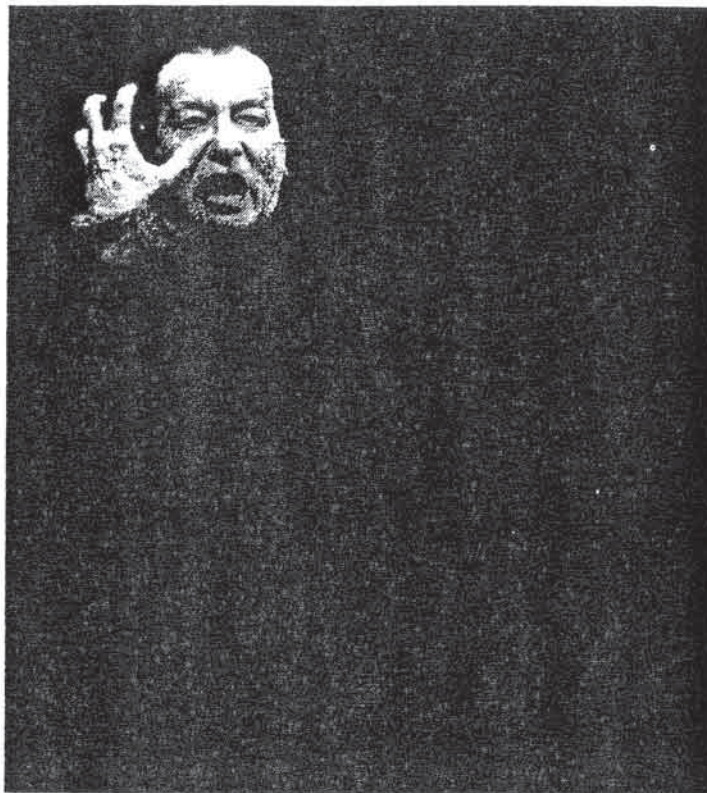
Vrais jumeaux, faux-semblants

Une distribution irréprouvable, un décor et des costumes superbes, pour une intrigue rocambolesque au constat amer : un beau moment de théâtre que ces "Jumeaux vénitiens" mis en scène par Gildas Bourdet

AVEC son lot de quiproquos et de rebondissements, l'intrigue-prétexte des *Jumeaux vénitiens* prend corps dans un décor dépouillé, à la belle géométrie modulable, en harmonie avec les superbes costumes de Christine Rabot-Pinson. Là, deux frères aussi physiquement semblables que moralement opposés, se retrouvent sans le savoir à Vérone. Une folle journée les verra se confondre ; fiancées, amis, rivaux, serviteurs et tutti quanti s'y laissant prendre, jusqu'à provoquer la mort de deux des onze personnages.

Pour ce duo de "victimes", Gildas Bourdet avoue une "tendresse particulière", et ce sont bien les figures les plus intéressantes de la pièce de Goldoni. D'un côté, il y a Pancrace et son diabolique credo : "Pour être sage, il suffit de le paraître". Jean-Jacques Moreau incarne magnifiquement ce Tartuffe goldonien qui élève l'hypocrisie au rang d'art et mourra comme il a vécu : "en scélérat". Vaincu par l'amour obsessionnel qu'il porte à sa jeune pupille Rosaura (la mutine Muriel Brenner).

De l'autre, il y a Zanetto, le jumeau "nature" débarqué de ses montagnes dont l'apparente niaiserie cache



Pancrace, le Tartuffe goldonien, magnifiquement servi par Jean-Jacques Moreau. (Photos Lionel FOURNEAUX.)

un bon sens rafraichissant et la balourdise quelques vérités aussi basiques que bonnes à entendre. Il succombera pour avoir ignoré les codes les plus élémentaires de la société vénitienne. C'est Pierre Cassignard qui interprète simultanément Zanetto et son jumeau Tonino (rompu, lui, aux rouages du "savoir-vivre"), deux rôles écrits par Goldoni pour un seul acteur. Le jeune comédien choisi par Bourdet révèle de brillantes ressources dans ce double jeu qui requiert une énergie hors du commun.

Energie qui habite d'ailleurs l'ensemble d'une distribution réunissant acteurs chevronnés et jeunes recrues de conservatoires. D'Arlequin (Bruno Ricci, bondissant et ludique) à Colombine (Marianne Epin, irrésistiblement coquine). De Florindo, amoureux éconduit et ami infidèle (Guillaume de Tonquedec, parfait) au vieux Brighella à qui Romain Weingarten prête une vérité touchante. En passant par Balanzoni le père indigne (Daniel Langlet) et Béatrice, l'héroïne romanesque par excellence (Hélène Médigue, passion-

née comme il se doit). Jusqu'à l'efficace composition de Kristov Karpi en Portefaix et en Prévôt.

Dans sa direction d'acteurs et sa mise en scène, Gildas Bourdet revendique, avec une légèreté à plusieurs tiroirs, l'esprit d'un propos bourré d'invéraisemblances régies par de grosses ficelles. La drôlerie est donc bien au rendez-vous, notamment avec le personnage de l'extravagant Lélío, à la fois burlesque et très contemporain. Mais le caractère métaphorique des personnages émerge d'autant plus fortement que le "happy end" de rigueur - qui n'est autre que la victoire des faux semblants - révèle le pessimisme qu'une société corrompue peut engendrer. De ce constat, amer et intemporel, naît l'émotion. Et l'interrogation face à la nécessaire condamnation de la différence.

On saluera enfin l'adaptation du metteur en scène dont les audaces, habilement distillées dans la traduction originale, ne dénaturent pas le ton de cette partition cruelle autour du désir et, surtout, contribue à lui donner une résonance actuelle.

Letizia DANNERY
"Les Jumeaux vénitiens" de Carlo Goldoni, adaptation et mise en scène Gildas Bourdet, au TNM La Criée jusqu'au 15 juin. Tel. : 91 54 70 54.



La "passion Béatrice" (Hélène Médigue) convoitée par l'extravagant Lélío (Laurent Natrelia) et l'impétueux Florindo (Guillaume de Tonquedec).